

## L'honnête Famille.

(SUITE.)

Cependant, laver, repasser, plisser, rôtir, bouillir, cuir au four, faire la gelée, le bouillon et le lait de poule, tout cela ne satisfaisait pas : Mme Crumpe s'était mis en tête qu'elle ne pouvait manger d'autre beurre que celui qui avait été baratté par Patty. Mais ce qui était pis encore, c'est qu'elle ne passait pas une nuit sans faire lever vingt fois la pauvre fille pour voir ce qui faisait aboyer le chien ou miauler le chat. Et à peine commençait-elle à s'endormir, vers la pointe du jour, que sa maîtresse, dans la chambre de qui elle couchait, l'appelait de nouveau.

—Patty ! Patty ! il se fait un bruit d'enfer dans la basse-cour.

—Oh ! madame, ce sont les coqs qui chantent.

—Eh bien ! levez-vous et empêchez-les de chanter sur un ton si élevé.

—Mais, madame, je ne puis en vérité les empêcher de chanter.

—Eh ! que si ! vous le pouvez-bien, si vous y allez. Levez-vous et fouettez-les, mon enfant. Fouettez-les à la ronde, ou je ne pourrai jamais m'endormir."

La maîtresse de Patty s'inquiétait peu de savoir si la pauvre fille dormait ou ne dormait pas. Ce n'était pas en réalité une femme d'une mauvaise nature, mais la maladie l'avait rendue maussade. Longtemps habituée aux prévenances et aux soins de ses parents et de ses serviteurs, qui convoitaient un riche legs dans son testament, elle se considérait comme une sorte d'idole devant laquelle tous ceux qui l'approchaient devaient se prosterner aussi bas que cela lui plaisait. S'étant aperçue que tout son entourage se composait de gens intéressés, elle devint profondément égoïste. Du matin au soir et du soir au matin, d'un bout de l'année à l'autre, elle était tellement habituée à voir tout le monde s'employer pour elle, qu'elle en était arrivée à considérer cela comme le cours naturel des choses. Aussi, si songeait-elle même pas à la commodité et au bien-être de ces créatures qui lui semblaient nées pour son utilité et ne vivant que pour lui être agréable.

Cependant Patty se donnait tant de mal et conservait, malgré tout, une si bonne humeur, que de temps en temps la vieille dame disait pour se mettre en paix avec sa conscience : "Bien ! bien ! je lui rendrai tout cela dans mon testament ! je lui rendrai tout cela dans mon testament !"

Elle tenait pour certain que Patty, comme tous les gens de sa dépendance, n'était mue que par des considérations mercenaires, et elle était persuadée que l'espoir d'obtenir un bon legs ferait de Patty son esclave pour toujours. En cela la vieille dame se trompait.

Un matin, Patty entra dans sa chambre avec un visage où se peignait la plus vive tristesse. Sa contenance contrastait tellement avec ses manières habituelles, que Mme Crumpe, qui s'occupait fort peu d'ordinaire des sentiments des autres, ne put s'empêcher de remarquer ce changement.

—Eh bien ! dit-elle, qu'y a-t-il, mon enfant ?

—Oh ! de mauvaises nouvelles, madame ! répondit Patty, en se détournant pour cacher ses larmes.

—Mais qu'y a-t-il, vous dis-je, mon enfant ? Ne pouvez-vous parler ? Qu'est-ce que c'est ? Voyons ! avez-vous brûlé mon plus beau bonnet en le repassant ? dites. Est-ce cela ?

—Ah ! c'est bien pire, madame ; bien pire.

—Pire ! que peut-il y avoir de pire ?

—Mon frère, madame, mon frère Georges est mal, bien mal... une fièvre pernicieuse... et on dit qu'il n'en reviendra pas... Voici la lettre de mon père, madame...

—Seigneur ! comment la lirai-je sans lunettes?... Mais à quoi bon la lire, puisque vous m'avez dit tout ce qu'il y a dedans?... Ah ! comme cette enfant pleure ! continua Mme Crumpe, en se relevant un peu sur son oreiller et regardant Patty avec une sorte de curiosité mêlée d'étonnement. Oh ! oh !... mais je ne puis ainsi rester au lit jusqu'à l'heure du dîner. Allons, mon enfant, donnez-moi mon bonnet et essuyez vos yeux, car vos yeux ne feront aucun bien à votre frère."

Patty essuya ses larmes.

—Non ! dit-elle, pleurer ne lui fait aucun bien, mais...

—Mais où est mon bonnet ? je ne le vois pas sur la table à repasser.

—Non, madame... Marthe va vous l'apporter dans une ou deux minutes ; elle est à le plisser.

—Je ne veux pas qu'il soit plissé par Marthe. Allez et plissez-le vous-même.

—Mais, madame, répliqua Patty, qui, à la grande surprise de sa maîtresse, ne bougeait pas, malgré ses ordres, j'espère que vous serez assez bonne pour me permettre de me rendre aujourd'hui auprès de mon frère. Toute ma famille est avec lui, il demande à me voir, et on a envoyé un cheval pour moi.

—Qu'on le fasse retourner... vous n'irez pas... je ne puis me passer de vous. Si vous voulez me servir, servez-moi. Si vous préférez servir votre frère, servez votre frère et quittez-moi.

—Alors, madame, dit Patty, je dois vous quitter : car je ne puis hésiter à assister mon frère en ce moment. Plaise à Dieu que je n'aie pas déjà trop tardé à le faire !

—Quoi ! vous allez me quitter?... me quitter malgré mes ordres ! Prenez-y garde alors : cette porte ne s'ouvrira plus désormais pour vous, si vous partez maintenant," s'écria Mme Crumpe, que cette résistance inattendue mettait hors d'elle-même.

Elle se leva sur son séant, et, toute rouge de colère, elle ajouta : "Quittez-moi, maintenant, et ce sera pour toujours. Je vous en préviens.

—Eh bien ! madame, il faut alors que je vous quitte pour toujours, répondit la jeune fille, en se dirigeant vers la porte. Je vous souhaite santé et bonheur, et je suis bien fâchée de rompre avec vous si brusquement.

—Cette fille est folle ! s'écria Mme Crumpe. Après ceci, vous n'espérez plus que je me souviendrai de vous dans mon testament ?

—Non, madame, en vérité ; je n'attends rien de semblable," dit Patty.

En disant ces mots, elle mit la main sur le bouton de la porte.

—Alors, dit Mme Crumpe, peut-être penserez-vous que cela vaut bien la peine de rester avec moi, quand je vous aurez dit que je ne vous ai point oubliée dans mon testament ? Songez-y bien, ma petite, avant de passer le seuil de la porte ; songez-y, et ne me désobligez pas pour toujours.

—Ah ! madame, songez aussi à mon pauvre frère. Je suis désolée de vous désobliger... pour toujours ; mais je ne dois penser à rien en ce moment qu'à mon malheureux frère."

A ces mots, le bouton de la serrure tourna doucement sous sa main.

—Comment ! votre frère est-il riche ? Que pouvez-vous donc tant attendre de ce frère qui puisse vous dédommager de rompre avec moi d'une si étrange manière ?"

Patty, sur prise de cette apostrophe, garda un moment le silence. Enfin elle répondit :

—Je n'attends rien de lui, madame ; il est aussi pauvre que moi, et je ne l'aime pas moins pour cela."

Avant que Mme Crumpe eût pu comprendre ces dernières paroles, Patty était sortie de la chambre. Sa maîtresse resta dans la même attitude, durant quelques minutes après son départ, les yeux fixés sur la place que Patty occupait. Elle pouvait à peine revenir de son étonnement, et une foule de pensées douloureuses assiégeaient son esprit.

—Si j'étais pauvre et sur le point de mourir, qui viendrait à moi ? Je n'ai pas un seul parent au monde qui voudrait rester près de moi lit. Non, pas une créature sur la terre ne m'aime comme cette pauvre fille aime son frère, qui est pourtant aussi pauvre qu'elle !"

Ses réflexions furent interrompues par le bruit du trot du cheval de Patty, qui passait sous les fenêtres. Mme Crumpe essaya de se mettre à dormir, mais elle ne put y parvenir, et, au bout d'une demi-heure, elle tira violemment le cordon de sa sonnette, prit sa bourse dans sa poche, compta vingt guinées toutes neuves, et commanda de seller un cheval sur-le-champ. Puis elle ordonna à son maître d'hôtel de galoper après Patty, et de lui offrir cette somme entière, si elle consentait à revenir.

—Commencez d'abord par une guinée, et augmentez jusqu'à ce que vous arriviez aux vingt guinées, dit Mme Crumpe. Je veux que vous la rameniez ici, ne fût-ce que pour me convaincre que l'on peut l'avoir pour de l'argent aussi bien que les autres."

Le maître d'hôtel, en comptant l'or dans sa main, pensait que la somme était forte pour la satisfaction d'un tel caprice. Il n'avait jamais vu sa maîtresse dans une pareille disposition de prodigalité ; mais il n'y avait pas d'observation à faire : l'ordre était formel, et il obéit.

Au bout de deux heures il était de retour ; et Mme Crumpe vit avec étonnement qu'il lui rapportait son or intact. Le maître-d'hôtel dit que Patty n'avait même pas voulu jeter un regard sur les guinées. Mme Crumpe tomba dans un violent accès de colère qui n'exciterait point assurément la sympathie de nos lecteurs : aussi nous dispenserons-nous de le décrire.

## III.

Lorsque Patty ne fut plus qu'à un demi-mille de la ferme de son père, elle rencontra Anna, la fidèle servante, qui n'avait pas abandonné la famille dans sa mauvaise fortune. Elle attendait depuis le matin sur la route pour voir Patty la première. Dès qu'elle l'aperçut, Anna courut au-devant de la jeune fille : elle avait peine à parler, et Patty fut tellement effrayée, qu'elle ne put lui adresser aucune question. Elle mit le cheval au petit pas et garda le silence.